

# Positions <sup>1</sup> en sciences du langage : analyse des appropriations langagières et sens social

Georges Daniel VERONIQUE  
UMR 7309, LPL, CNRS & Aix-Marseille Université

## Introduction

Cette contribution a pour objet de préciser mes « positions » en sciences du langage, à l'occasion d'un débat avec la (socio) linguistique phénoménologique et herméneutique (PH) (de Robillard 2008, 2016, Castellotti 2017, Pierozak 2018). Il ne s'agit nullement d'une réponse directe à cette école de pensée, et encore moins d'une évaluation critique de la démarche PH en (socio)linguistique et en didactique des langues, mais plutôt d'une tentative, quelque peu chancelante, de préciser ma propre posture de recherche. Pour éclairer mon mode de travail et ses soubassements, j'ai choisi de l'illustrer à partir de l'analyse des appropriations langagières et de l'élaboration du sens social.

Depuis la rédaction de la première version de ce texte, j'ai pu consulter le mémoire d'habilitation d'Isabelle Pierozak (2018) (dorénavant IP) et engager une forme de dialogue avec cette auteure, grâce à la consultation de son volume de synthèse et en réagissant à ses annotations de mon texte initial. Les réflexions que je présente portent la trace de ces échanges ; je remercie IP pour ses généreuses observations. Dans l'une de ses remarques, IP m'invite à renvoyer le lecteur à des textes que j'aurais rédigés antérieurement et qui éclaireraient ma démarche. Je renverrai les lecteurs aux quelques textes suivants (Véronique 1994, 1995, 1996, 1997, 1998, 2009 et 2012), tous consacrés à l'étude des appropriations linguistiques et à la compréhension des contextes sociaux des échanges linguistiques. Il convient d'ajouter que mes positions se sont constituées graduellement, au fil des rencontres intellectuelles, des lectures et des chantiers de recherche. Les textes cités ne représentent que les jalons d'un cheminement non encore complètement abouti.

IP me propose également de situer divers auteurs que je cite dans leur environnement philosophique – Boghossian, Bouveresse ou Granger par exemple. Lors de mes lectures, j'avoue avoir été moins préoccupé de savoir à quel courant philosophique et épistémologique les auteurs consultés appartenaient, que de considérer en quoi leurs propositions me permettaient d'informer mes travaux. Si leurs écrits m'ont conduit à approfondir ma recherche, c'est qu'assurément j'y reconnaissais des formulations propres à m'éclairer et un positionnement épistémologique compatible avec la mienne. J'ai cependant cédé à la demande d'IP et ajouté des notes infra-paginales consacrées à certains auteurs ; elles sont à consulter *cum grano salis*.

---

<sup>1</sup> Cette formule est reprise avec respect et admiration de Derrida (1972) et d'Althusser (1976). Ce texte est écrit à la première personne car c'est le dispositif énonciatif qui semble le plus adéquat pour cet exercice.

Dans cet article, j'exposerai brièvement les grandes lignes de la démarche rationaliste que je tente de pratiquer en sciences du langage, qui vise à concilier une approche compréhensive et réflexive du social et du social langagier, et des analyses fonctionnalistes des faits linguistiques et langagiers. J'utilise « compréhensive et réflexive », termes que j'applique à l'analyse du social, à la suite de Max Weber (1864-1920). On doit à cet auteur (Weber 1913, 1922) l'idée que les activités sociales sont porteuses d'un sens intelligible par les acteurs qui les accomplissent et par les analystes qui les observent, moyennant le déploiement d'activités interprétatives. Weber pose un sens endogène des activités sociales construit par les intentions des acteurs sociaux, les valeurs qu'ils défendent, les finalités qu'ils poursuivent, et les interprétations qu'ils mettent en œuvre (voir la troisième partie de mon texte).

Les analyses linguistiques structurales que je pratique relèvent du fonctionnalisme en linguistique ; je m'en expliquerai plus loin. Au-delà de l'analyse des unités linguistiques de grandeur variable, pour la compréhension et la description des activités langagières, il est nécessaire de caractériser d'autres formes de savoir social et langagier comme les mécanismes d'allocation des tours de paroles et l'interprétation de la pertinence conditionnelle entre les échanges par exemple (voir Bange 1993, et *infra*). En m'inspirant de la distinction de Benveniste entre mode sémiotique et mode sémantique (Benveniste 1972, 1974), il me paraît nécessaire de distinguer le « linguistique » du « langagier ». Le « linguistique » renvoie au « fortement codé », aux unités structurales qu'étudient les structuralismes linguistiques, alors que le « langagier » réfère aux fonctionnements discursifs et pragmatiques. La notion de 'social langagier' permet de renvoyer aux dimensions sociales des activités langagières, aux pratiques langagières (voir Véronique 1996, 1997, et *infra*).

Mon texte s'ouvre sur une brève biographie linguistique et quelques considérations sur l'adoption d'une démarche rationnelle en sciences du langage. Je définis ensuite l'étude du sens social en relation avec celle des activités linguistiques et langagières. J'aborde enfin, les appropriations langagières. Pour rendre mon propos plus concret et montrer mes idées à l'œuvre, je propose l'analyse d'une instance de conversation exolingue (Porquier 1984). Je conclus ce texte par une évocation de l'activité symbolique du locuteur ; à cette occasion, je situe ma démarche par rapport aux propositions de Meschonnic sur le langage (1991, 2008, 2012). La référence à ces travaux pointe une éventuelle contradiction de ma démarche car les choix épistémologiques de Meschonnic sont à l'opposé des miens, à certains égards. Je ne souhaite pas occulter l'hétérogénéité de mes réflexions, qui s'explique par les infléchissements de mes travaux au fil du temps, et leur caractère évolutif.

## **1. Une formation de linguiste**

Avant d'en venir à une caractérisation de mes démarches en sciences du langage, il me paraît utile d'évoquer brièvement mon rapport aux langues et quelques aspects de ma formation en linguistique. Ce processus de « dévoilement » est sans doute un peu factice car il ne révèle pas nécessairement les présupposés et biais qui fondent mes pratiques de recherche. Les reconstructions *post hoc* relèvent, pour partie du moins, d'une forme d'auto-fiction, avec sa part de méconnaissance et de mystification. De plus, je ne suis pas persuadé de l'existence d'un lien immédiat – de détermination par exemple – entre mon vécu de locuteur plurilingue et mes activités

de linguiste et de didacticien de français langue étrangère. Cela étant, je ne saurais exclure que mes catégorisations de chercheur plurilingue n'influencent mes prises de position et mes pratiques. Pourtant, les catégorisations profanes du locuteur et les catégorisations savantes du linguiste n'opèrent pas, à mes yeux du moins, dans les mêmes univers de discours, donc au cœur des mêmes réalités sociales ; leur efficacité et leur pertinence sont différentes.

### **1.1 Mon vécu de la diversité linguistique**

De mon passé et de mon présent de locuteur d'un créole français, je retiendrais d'abord la prise de conscience des rapports de force symboliques qui se nouent entre le créole et le français dans l'île Maurice coloniale, et de ce que signifiait, et signifie encore, pour ce territoire, l'« officialité » d'une langue, l'anglais en l'occurrence. La question de la légitimité linguistique (Bourdieu 1982) s'est rapidement imposée à moi, d'abord au sein même de ma famille créolophone, à cause des interventions de ma mère sur ma façon de parler le créole et sur sa volonté de faire de moi un francophone. Une expérience plus tardive m'a également marqué : celle de la perception de la variation dialectale entre le créole pratiqué en milieu urbain modeste, dans le Ward IV de Port-Louis (Maurice) où j'ai grandi et le milieu rural, un village dominé par un établissement sucrier, Saint-Pierre, où j'ai vécu adolescent.

Habiter un territoire plurilingue comme Maurice, c'est entendre une diversité de langues que l'on ne pratique pas soi-même. C'est apprendre à mobiliser, plus ou moins consciemment, des ressources lexicales et culturelles pour parer au plus pressé de la communication, dans des langues peu ou pas pratiquées. Habiter un tel territoire fournit l'occasion d'éprouver qu'il y a des langues que l'on aime et d'autres que l'on déteste. J'ai ainsi appris que l'on pouvait haïr certaines langues car on n'en aimait pas les locuteurs. Enfin, vivre loin du territoire où la langue première est parlée représente un combat de résistance à l'érosion linguistique, qui me conduit sans doute à adopter maintes postures puristes.

### **1.2 Débuts et rencontres en linguistique**

J'ai découvert la linguistique et l'analyse des unités linguistiques, principalement mais non exclusivement, sous les auspices de la linguistique fonctionnaliste d'André Martinet (1908-1999), un structuralisme qui explique le fonctionnement des composantes linguistiques par leurs contributions à la fonction de communication. Avec le fonctionnalisme de Martinet, j'ai vécu l'expérience de l'adhésion à une école avec ce que cela comporte de solidarité et de contraintes. A la faveur des terrains fréquentés, et des problématiques de recherche qui s'y déploient, dans l'étude des langues créoles, dans des travaux sur l'acquisition et la didactique des langues étrangères, d'autres références me sont venues et d'autres groupes de chercheurs<sup>2</sup> m'ont conduit à dépasser le fonctionnalisme de Martinet, tout en demeurant dans un rapport réaliste à l'étude des langues et de leurs transmissions.

---

<sup>2</sup> L'appartenance à une école, la fréquentation de divers terrains d'enquête, et la participation à des programmes de recherche font que l'on ne pense jamais seul. Outre les liens sociaux et affectifs noués lors de ces rencontres, je ne saurais méconnaître les apports intellectuels de ces interactions collectives. Le « je » qui écrit ce texte relève donc, pour une part du moins, de cette auto-fiction déjà évoquée.

## **2. Vers une approche rationnelle en sciences du langage**

Je souhaite poser d'entrée de jeu, à la suite de Frédéric François<sup>3</sup> (1974) pour les sciences du langage – ou de Jacques Bouveresse<sup>4</sup> (1995, 2016) pour la philosophie – « la pluralité irréductible des solutions ». Il ne s'agit pas dans un élan relativiste de renvoyer dos à dos toutes les propositions théoriques en sciences du langage. Plutôt, dans le sillage de F. François, on peut noter que les pratiques linguistiques et langagières engagent suffisamment de dimensions différentes pour qu'aucun linguiste ne puisse se considérer comme pratiquant une discipline plus centrale en sciences du langage que les autres. Il y a de la place pour une pluralité de pratiques et de conceptions, du fait même de la complexité des objets en sciences du langage.

### **2.1. Langues et sciences du langage**

À la suite de G.-G. Granger<sup>5</sup> (1979), je distingue une science des systèmes linguistiques, d'une science de la transmission des langues. Mes travaux se situent à la confluence de ces disciplines connexes, ce qui me pousse assurément vers une théorie du langage au sens où l'entend Meschonnic (1991, 2008, 2012). Je situe volontiers mes réflexions dans le sillage de celles de S. Auroux (1998), qui affirme que le langage relève à la fois du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire et que l'on ne saurait négliger l'une de ces dimensions. Il est à noter cependant que S. Auroux, dans une démarche différente de la mienne, propose une critique des perspectives rationalistes en linguistique – la position chomskyenne en l'occurrence – et défend plutôt une position empiriste et réaliste sur le langage.

### **2.2. Le fonctionnalisme en sciences du langage**

Au fil de mes recherches, je suis demeuré fonctionnaliste au sens de Halliday (Faïta et Véronique 1979), de François (1990) et de Givòn. A la suite de ces auteurs, je privilégie le rôle de la langue dans l'élaboration de la sémantique sociale et ne dissocie pas les dimensions pragmatiques et informationnelles des échanges linguistiques, de leurs fonctionnements morphosyntaxiques. Les fonctionnalismes de Givòn et de Halliday m'ont libéré de l'aspect 'partisan' de mon adhésion initiale au fonctionnalisme de Martinet, pour appréhender les fonctionnements linguistiques et langagiers plus globalement.

### **2.3. Une perspective positive et rationaliste**

J'use volontiers du terme « positif », au sens où l'employait Auguste Comte (1798-1857) au 19<sup>ème</sup> siècle, pour qualifier ma démarche de recherche. Pour ce sociologue et philosophe, envisager une philosophie positive, c'est d'abord rompre avec les

---

<sup>3</sup> Frédéric François (1935-), philosophe et linguiste, est issu de l'école fonctionnaliste de Martinet ; il a étudié, entre autres, l'acquisition du langage, le dialogisme et le discours.

<sup>4</sup> Jacques Bouveresse (1940-) est un philosophe rationaliste, spécialiste de Wittgenstein et « historien critique la philosophie ».

<sup>5</sup> Gilles-Gaston Granger (1920-2016) est philosophe des sciences et promoteur d'une « épistémologie comparative ». Elève de Cavailles et Bachelard, tenant d'« un rationalisme sans compromis », ses travaux portent, entre autres, sur les mathématiques, l'économie, les sciences de l'homme et les sciences du langage. Cette note s'inspire de C. Thiercelin (2016).

êtres chimériques de la philosophie théologique qui « [...] se représente les phénomènes comme produits par l'action directe et continue d'agents surnaturels » et se séparer de la philosophie métaphysique qui pense, elle, que « [...], des forces abstraites, véritables entités [...] inhérentes aux divers êtres du monde et (sont) [...] conçues comme capables d'engendrer par elles-mêmes tous les phénomènes observés [...] ». Pour Comte, l'état positif de la philosophie ou de la science, s'agissant des phénomènes du réel, c'est « [...] s'attacher uniquement à découvrir par l'usage bien combiné du raisonnement et de l'observation, leurs lois effectives, c'est-à-dire leurs relations invariables de succession et de similitude. L'explication des faits, réduite à des termes réels, n'est plus désormais que la liaison établie entre les divers phénomènes particuliers et quelques faits généraux [...] » (Comte 1830).

Je revendique également les termes « rationaliste » et « rationalité ». On peut poser, à la suite de G.-G. Granger (1996), qu'il s'agit d'un « idéal, une attitude, une méthode » contre le mysticisme religieux, la magie et les mythes, le romantisme (émotion, passion) et les valeurs « vitales ». Un discours « rationnel » est un « discours normé par sa rectification critique » (Canguilhem cité par Granger 1996). La position de l'épistémologue rationaliste peut être ainsi résumée : « comment pouvons-nous espérer détecter nos erreurs et en profiter ? »

Pour un tenant des démarches rationalistes, le « réel » en tant que tel (le réel primaire) existe indépendamment du sujet percevant. « Dans une large mesure, le monde que nous cherchons à comprendre et à connaître est ce qu'il est indépendamment de nous et de ce nous croyons de lui » (Boghossian<sup>6</sup> 2006). La démarche rationaliste est fondée sur un dialogue entre l'expérience – une tranche de vécu prélevé dans le réel – et une théorie. Le rationaliste ne postule pas un accès direct au réel ; pour le comprendre et l'expliquer, il convient de s'engager dans un processus de formation et de sélection d'hypothèses, susceptibles d'être réfutées. Il s'agit de s'engager dans l'explication de plus en plus « profonde » des structures objectives du réel (à l'aide de modélisations par exemple), sans qu'aucune explication ne puisse être à jamais considérée comme ultime – d'où l'emploi fréquent de la formule « toutes choses égales d'ailleurs ».

La démarche rationaliste tente de construire une connaissance positive du réel, qui se caractérise au moins par les trois traits suivants (G. G. Granger 1993) :

- elle se propose de formuler une représentation du réel, même si cette représentation est abstraite ;
- elle souhaite décrire et expliquer ces faits, non les modifier directement ;
- elle désire fournir des indications sur la manière dont ses résultats à propos du réel ont été obtenus, « suffisantes pour que puissent en être reproduites les conditions » ; ce sont les critères de validation de l'observation.

La démarche rationaliste, anti-relativiste, s'élève également contre les thèses constructivistes qui posent que l'acteur social et son contexte social sont déterminants pour la construction des faits à analyser et pour les expliquer (voir Boghossian 2006). La démarche rationaliste constate positivement qu'il existe une pluralité de méthodes en fonction des objets et des disciplines mais que toutes partagent une même visée de connaissance du réel. G.G. Granger (1993) insiste sur le fait que « toute science se produit dans un langage, c'est-à-dire plus généralement dans un système symbolique », et bien évidemment, à l'intérieur d'une théorie explicite.

---

<sup>6</sup> Paul Boghossian (1957-), épistémologue et philosophe du langage, est un critique avéré du relativisme et du constructivisme, au nom du rationalisme.

## 2.4. Synthèse

Il s'agit pour moi de décrire des régularités sémiotiques (dans mon cas, principalement verbales, n'ayant jamais analysé du non verbal) sans renoncer à comprendre les significations sociales que véhiculent les pratiques langagières. Le projet est donc de croiser le sens social et le sens linguistique et langagier, tels qu'ils se manifestent dans des interactions sociales effectives. A la suite de G.-G. Granger (1968, 1979, 1994), j'opposerais donc une étude du *sens* des faits humains, que l'on peut représenter à l'aide de modèles "énergétiques" et "cybernétiques", et qui se caractérise par des fonctionnements en réseaux relationnels abstraits, à une observation des *significations* associées au vécu et à l'expérience (Véronique 1997). Le sociologue et le linguiste n'effectuent pas les mêmes opérations par rapport à un « [...] vécu essentiellement chargé de *significations* [...] » et « [...] un système de signes pourvu de *sens* » (Granger 1994). Une analyse de la circulation des significations linguistiques au cœur des interactions sociales relève davantage d'une science des processus linguistiques que d'une théorie linguistique *stricto sensu* (Granger 1979).

## 3. Pratiques langagières et sémantique sociale

Au cœur de mon travail empirique de linguiste, se trouve l'étude des interactions verbales plurilingues et variables qui portent la trace des activités d'appropriation langagière d'acteurs sociaux qui sont également des sujets apprenants, et qui contribuent à la signification des situations sociales où elles se déploient et qu'ellesinstancient par la même occasion (voir Véronique 1994 et 1995).

### 3.1. Activités langagières et significations sociales

Comme je l'ai indiqué *supra*, j'adhère à une linguistique des pratiques linguistiques et langagières et m'intéresse au sens endogène des activités sociales (Véronique 1997). Max Weber pose dans son *Essai de sociologie compréhensive* de 1913 que l'objet de la sociologie compréhensive est l'activité sociale définie comme "[...] un comportement compréhensible, ce qui veut dire un comportement relatif à des "objets" qui est spécifié de façon plus ou moins consciente par un quelconque sens (subjectif) "échu" ou "visé". Weber ajoute que la sociologie s'intéresse aux comportements qui sont conditionnés dans leur développement par le sens subjectif visé par l'agent en relation avec le comportement d'autrui, et qui sont susceptibles d'être rationnels par finalité. D'après Weber, plusieurs éléments sont mis à contribution dans la fabrication du sens social : l'orientation vers l'autre, l'établissement d'un lien social et la médiation de l'idéaltype comme outil d'interprétation. Une activité sociale significative met en relation une dimension externe, la rencontre intersubjective et la réciprocité des points de vue engagés, et une dimension interne, les divers types de finalité qui motivent l'acteur social. Suivant la formule de P. Pharo<sup>7</sup>, "le langage apparaît [...] comme un opérateur essentiel de la communication du sens de l'action, car il faut un langage pour formuler un sens ; mais en même temps le sens de l'action ne paraît pas réductible à

---

<sup>7</sup> Patrick Pharo (1947-), sociologue de l'école ethno-méthodologique, est intéressé, entre autres, par la formation du sens social.

l'expression langagière" (Pharo 1993 : 89). Les significations négociées lors des échanges linguistiques participent du sens social bien que les relations entre sens linguistique et significations sociales ne puissent être envisagées, ni en termes de rapports hiérarchiques ni en termes de reflet. Achard (1993 : 122) confirme cela en posant que « [...] tout fait social est pris dans le discours, mais l'acte social, même discursif, ne se réduit pas à sa dimension langagière ».

Des nombreuses propositions d'analyse de l'action sociale disponibles, je retiendrais celles défendues par P. Livet<sup>8</sup> (1994, 1998), qui permettent de penser les dimensions sociales et affectives des interactions sociales dans un même mouvement. Pour ce philosophe, l'action intersubjective, tout comme les actions collectives, impliquent une part d'indécidable, de révisions et de corrections. Les analyses de Livet reformulent l'intentionnalité des actions sociales significatives en y intégrant la faillibilité des sujets et l'indécidabilité de certains types d'actions. Ses analyses accordent une place importante à la notion de révision comme condition de réalisation de l'action. Le philosophe articule ainsi émotion et action, l'une étant engendrée par l'activité de révision, et l'autre constituant le cadre même de cette révision.

Je considère qu'une théorie du social fondée sur une démarche compréhensive, permet d'articuler les régularités sémiotiques, les significations langagières et les significations sociales des pratiques communicatives. Il s'agit de ne pas distinguer l'élaboration des significations sociales produites par l'enchevêtrement des activités intentionnelles des acteurs sociaux – ce qui inclut les buts poursuivis et les représentations et les émotions qui en résultent – des sens que construisent les pratiques langagières.

#### **4. Étudier les appropriations langagières**

Dans mon parcours de recherche, l'étude des acquisitions linguistiques dans leur double dimension linguistique et langagière (voir par exemple Giacomi, Stoffel, Véronique 2000) occupe une place importante. Dans cette partie, je souhaite définir la notion d'appropriation linguistique et fournir une analyse linguistique et langagières des significations engagées dans une interaction communicative.

##### **4.1. A propos d'appropriation langagière**

La notion d'appropriation langagière est un terme propre à la recherche en langue française, qui a été proposée indépendamment par Bernard Py (1989) et Robert Chaudenson (1986) afin de dépasser la dichotomie entre acquisition et apprentissage, quand il s'agit de caractériser le développement des connaissances en langue de première socialisation ou dans une autre langue. Cette proposition terminologique et notionnelle présente l'avantage de dépasser l'opposition entre l'acquisition implicite et l'apprentissage explicite d'une langue, produit d'un enseignement. Cette acception linguistique et cognitive a été étendue par G. Manessy (1994, 1995), parmi d'autres, pour que la notion recouvre toute socialisation langagière observée à partir des pratiques de discours qu'elle mobilise. Ce double regard sur l'appropriation est complémentaire. Elle renvoie au procès intrapsychique

---

<sup>8</sup> Pierre Livet (1945-), philosophe et épistémologue, a consacré ses recherches à la rationalité et aux interactions intra-individuelles, interindividuelles et collectives.

de développement des connaissances linguistiques et langagières tout autant qu'à la somme de pratiques langagières qui façonnent des groupes humains spécifiques. Explorant la socialisation en langue étrangère, Ch. Bemporad (2016) développe une sociolinguistique de l'acquisition où « [...] l'appropriation (est vue) comme un processus résultant de nouvelles socialisations dans lesquelles la personne a pu trouver des opportunités d'interactions discursives ». Pour cette auteure, le processus d'appropriation d'une langue étrangère est façonné par « les relations de pouvoir entre des locuteurs à compétences langagières inégales, la motivation à apprendre une nouvelle langue et les reconfigurations des identités sociales des personnes » (p. 9). Cette démarche que je partage, s'écarte explicitement de la vision « relationnelle » de l'appropriation défendue par V. Castellotti (2017, p. 43 et suiv.).

Étudier l'appropriation des langues, c'est mettre à jour les rapports de force symboliques qui irriguent ces pratiques langagières contextualisées. Pour rendre compte des manifestations du français d'Afrique, Manessy montre, par exemple, que cette variété linguistique se caractérise moins par des traits linguistiques spécifiques que par la valeur catégorisante de cet usage dans l'espace social africain. Dans ses études de l'emploi du français par des lettrés en Afrique subsaharienne, Paul Wald admet l'existence de choix d'emplois du français délibérés, et de situations où le choix « [...] ne résulte pas d'une décision catégorielle imputable ou imputée au sujet » (Wald 1990 : 10).

#### 4.2. Les significations d'un échange exolingue

Comme le montre l'analyse qui suit tout échange engage des significations sociales – ici des relations de pouvoir et de domination – et des significations linguistiques et langagières – ici, l'inégalité des répertoires linguistiques. Cet exercice pratique a pour objet d'illustrer les propositions théoriques formulées dans les parties plus conceptuelles de ce texte.

Soit l'extrait suivant entre un conseiller de l'Agence Nationale pour l'Emploi (ANPE) et un travailleur marocain au chômage :

1. B. *Vous avez une idée pourquoi vous avez pas retrouvé du travail?*

2. A. *Parce que Ø /le parti/ l'agence + /jâna/ pas /done/ l'agence comme le certificat nom de patron*

[Traduction : je me suis rendu à l'agence + l'agence ne m'a pas donné le nom ou l'adresse d'un patron]

3. *L'adresse moi je /parte/ patron il /madi/ moi complet je /ne/ pas travail moi*

[Traduction : Je suis allé voir un patron, le patron m'a dit je suis complet, je n'ai pas d'emploi]

4. *Il / madi/ cachet /saje/*

[Traduction : il m'a dit voilà le tampon, c'est fini]

5. B. *Oui mais ça suffit pas d'aller à l'agence*

6. A. *non*

7. B. *Qu'est-ce que vous faites d'autre + pour trouver du travail*

8. A. *du travail + ça /fe/ euh je /part/ toujours Ø /jerje/ /janpa/*

[Traduction : je pars toujours en quête d'un emploi, il n'y en a pas ]

9. B. *où est-ce que vous allez+ comment vous faites?*

10. A. */fet/*



L'enjeu de cet échange est qu'Abdelmalek, travailleur marocain, doit persuader son interlocuteur, l'agent de l'ANPE, qu'il s'est bien mis en quête d'un emploi, faute de quoi son allocation de chômage serait supprimée. La position des protagonistes est asymétrique et la communication est inégale. L'interlocuteur de l'ANPE est dans une position agonale et doit pousser son enquête auprès du chômeur afin de débusquer toute tricherie. Cet extrait montre comment Abdelmalek mobilise ses ressources linguistiques et langagières limitées pour atteindre son objectif pragmatique, persuader son interlocuteur, et comment il échoue.

Les locuteurs s'opposent par les ressources linguistiques et langagières qu'ils mobilisent. B, l'agent de l'ANPE, use des connecteurs *parce que, comme* pour construire son discours argumentatif. Abdelmalek réfère aux protagonistes par l'emploi d'unités pronominales : *moi, je* ou l'anaphore zéro ( $\emptyset$ ) ; les verbes utilisés ne sont pas fléchis et *madi* introduit le discours rapporté. Les énoncés produits par Abdelmalek suivent un ordre Topique-Focus.

2. A. *Parce que* [ $\emptyset$ ]<sub>Topique</sub> [*le parti/ l'agence*]<sub>Focus</sub>.

3. [*L'adresse*]<sub>Topique</sub> [*moi je /parte/*]<sub>Focus</sub>.

En 2, le topique est marqué par l'anaphore zéro. Le présentatif */jāna/* introduit des constructions thétiques en arrière-plan ; en 2, *l'agence* est déchu à cause de la présence de */jāna/* et de la construction thétiq

2. A. */jāna/ pas /done/ l'agence comme le certificat nom de patron.*

Dans ces échanges, Abdelmalek doit convaincre le représentant de l'ANPE de sa quête d'un emploi. Il raconte l'entretien qu'il a obtenu de sa propre initiative sans l'aide de l'ANPE (2-4). Contesté par son interlocuteur (7), Abdelmalek formule un constat (8),

8. A. *du travail + ça /fe/ euh je /part/ toujours  $\emptyset$  /jerfe/ /janpa/*

A. répète le topique *du travail* à partir de l'intervention de l'agent (7), et ajoute une nouvelle construction thétiq

## 5. L'agentivité du locuteur et la théorie du langage d'H. Meschonnic

Comme le rappelle Livet (2014 : 24), l'acteur social « [...] se constitue à la charnière entre (les) interactions intra-subjectives et (les) interactions environnementales et subjectives ». Dans ma démarche, il s'agit de saisir tout à la fois les significations sociales et linguistiques co-produites par les acteurs sociaux et les moyens linguistiques et langagiers mobilisés.

### 5.1. Stratégies et pratiques du locuteur

J'étudie donc deux espaces de significations qui s'entrecroisent, l'une produite par du linguistique et du langagier, et l'autre provenant du sens endogène des (inter)actions

humaines. Le mode d'accès le plus fructueux, au sens de l'action sociale comme à celui des pratiques langagières, est de suivre l'activité de symbolisation de l'acteur social tel que Jean Molino<sup>9</sup> (1989) la caractérise. Je suivrai Molino pour poser que ce qui permet de rendre compte de « l'individualité, (de) l'historicité, (de) la valeur et (de) l'intentionnalité » des activités humaines se situe dans la sphère du symbolique. Pour Molino, l'acteur social met en œuvre diverses stratégies symboliques dans ses activités sociales : des stratégies du faire – stratégies poïétiques – et du vivre – stratégies esthétiques. Leurs traces dans le domaine du lien social, comme dans celui du discours, fournit un excellent moyen d'accès au sens de l'action sociale comme à celui des pratiques langagières. La proposition de Molino, proche de celle d'Achard (1993, voir par exemple le chapitre qu'Achard consacre au langage comme activité sociale dans son ouvrage), accompagne des idées sur le langagier et le linguistique qui parcourent mon texte. Elle permet également de revenir sur la distinction de Granger entre une science des processus linguistiques et une théorie linguistique et, autorise, de ce fait, une confrontation de mes positions aux thèses d'H. Meschonnic sur la théorie du langage.

## **5.2. Vers la théorie du langage d'H. Meschonnic**

La théorie du langage que prône H. Meschonnic s'oppose aux théories linguistiques structuralistes (Meschonnic 1991, p. 10 et suivantes). Il postule « [...] l'inséparabilité des théories du langage, du sujet et de la société ». La théorie du langage de Meschonnic est une poétique du sujet et du rythme, et une poétique des disciplines du sens. Pour lui, une théorie du langage doit être envisagée comme une interaction entre « [...] langage, poème, éthique et politique » (Meschonnic 2008). L'horizon prospectif qu'ouvre Meschonnic (2008, 2012) rappelle, toutes choses égales d'ailleurs, la théorie des processus linguistiques de Granger. De l'approche fonctionnaliste structuraliste d'A. Martinet aux thèses de Meschonnic sur la prise en compte du langage, du sujet et du social, le chemin est long. Je ne suis pas sûr que mes pratiques effectives de recherche et leurs soubassements théoriques soient compatibles avec les propositions de Meschonnic, dans leur état actuel. Les voies d'un éventuel rapprochement avec les thèses de Meschonnic impliquent de mieux appréhender les stratégies discursives de l'acteur social, ses stratégies poïétiques et esthétiques. Elles supposent également que les démarches linguistiques et langagières penchent vers les significations, et s'orientent vers une sémiologie des systèmes signifiants humains (Robert 1975 : 250).

## **6. Conclusion**

Dans ce bref texte, j'ai tenté d'explicitier ma démarche entre une analyse des unités linguistiques des interactions langagières et une compréhension de la sémantique sociale qui se construit dans les interactions sociales. Dans ce travail de dévoilement, j'ai tenté de faire apparaître mes choix qui allient démarche compréhensive du social et analyses sémiotiques et discursives, tout en conservant le projet d'une modélisation du vécu. Dans un commentaire de ces positions, IP les caractérise comme un « cartésiano-constructivisme », dont l'un des défauts majeurs

---

<sup>9</sup> Jean Molino est une sémiologue et linguiste français qui étudie, entre autres objets, les lettres et la musique.

est d'avoir laissé l'être humain orphelin (Pierozak, 2018 : 39 et suivantes). Comme je pense l'avoir montré, la démarche que j'ai esquissée tente de rendre compte des activités intra-subjectives, intersubjectives et collectives des acteurs sociaux. Cela étant, à la suite de Granger (1967 : 217), je poserai qu'en matière de langues et de langage, l'étude rationnelle de l'individu et de l'individuation ne se réalise qu'en rapport avec l'étude de ses pratiques sociales et communicatives, sans devoir recourir à « une subjectivité transcendante ».

## Références

- Achard, P., 1993, *La sociologie du langage*, Paris, P.U.F.
- Althusser, L., 1976, *Positions*, Paris, Ed. Sociales.
- Auroux, S., 1998, *La raison, le langage et les normes*, Paris, PUF.
- Bange, P., 1993, *Analyse conversationnelle et théorie de l'action*, Paris, Hachette.
- Bemporad, Ch. (éd.), 2016, Apprendre les langues. Jeux de pouvoir et enjeux identitaires, *Langage & Société*, n°157.
- Benveniste, E., 1972, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- Benveniste, E., 1974, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- Boghossian, P., 2006, *La peur du savoir. Sur le relativisme & le constructivisme de la connaissance*. Marseille, Agone.
- Bourdieu, P., 1982, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Ed. Fayard.
- Bouveresse, J., 1996/2015, *La demande philosophique. Que veut la philosophie et que peut-on vouloir d'elle ?* Paris, Éditions de l'éclat.
- Castellotti, V., 2017, *Pour une didactique de l'appropriation. Diversité, compréhension, relation*, Paris, Didier.
- Chaudenson, R. 1986, Pidginisation, créolisation, acquisition d'une langue seconde. In. A. Giacomi & D. Véronique, *Acquisition d'une langue étrangère. Perspectives et recherche*. Aix-en-Provence, Publications de l'U. de Provence.
- Comte, A., 1830, *Cours de philosophie positive*. Tome premier, Paris, Rouen Frères [en ligne]
- Derrida, J., 1972, *Positions*, Paris, Les éditions de Minuit.
- Faïta, D., Véronique, D., 1979, Besoins langagiers et échanges linguistiques. In : *Cahiers de Linguistique d'Orientalisme et de Slavistique*, 13, pp. 35-49.
- François, F., 1974, *L'enseignement et la diversité des grammaires*, Paris, Hachette.
- François, F., (éd.), 1990, *La communication inégale. Heurs et malheurs de l'interaction verbale*, Lausanne, Delachaux et Niestlé.
- Giacomi, A., Stoffel, H., Véronique D., (éds.) 2000, *Appropriation du français par des Marocains arabophones à Marseille*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence.
- Givón, T., 1979, *On understanding grammar*, New-York, Academic Press.
- Granger, G.-G., 1996, *La raison*. Paris, PUF, Que sais-je ? 680
- Granger, G.-G., 1993, *La science et les sciences*. Paris, PUF, Que sais-je ? 2710
- Granger, G.-G., 1968, *Essai d'une philosophie du style*, Paris, Armand Colin.
- Granger, G.-G., 1994, *Formes, opérations, objets*, Paris, Vrin.
- Granger, G.-G., 1979, *Langages et épistémologie*, Paris, Klincksieck.
- Livet, P., 1998, Des actions et des émotions aux phénomènes sociaux : cognition et interpretation, *Intellectica*, 1-2, 26-27, pp. 57-77.

- Livet, P., 1994, *La communauté virtuelle. Action et communication*, Combas, Edition de l'éclat.
- Manessy, G., 1994, Modalités d'appropriation d'une langue seconde (français d'Afrique et créoles français). In D. Véronique (éd). *Créolisation et acquisition des langues*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, pp. 211-224.
- Manessy, G., 1995, *Créoles, Pidgins, variétés véhiculaires/ Procès et genèse*, Paris, CNRS Editions.
- Meschonnic, H., 1991, Le langage comme défi. In H. Meschonnic (éd.), *Le langage comme défi, Les Cahiers de Paris VIII 1991*, pp. 9-15.
- Meschonnic, H., 2008, *Dans le bois de la langue*, Paris, Éditions Laurence Teper.
- Meschonnic, H., 2012, *Langage, histoire, une même théorie*, Paris, Verdier.
- Molino, J., 1989, Interpréter, In : Reichler, Claude (dir.), *L'interprétation des textes*, pp. 9-52, Paris, Ed. de Minuit.
- Pharo, P., 1993, *Le sens de l'action et la compréhension d'autrui*, Paris, L'Harmattan.
- Pierozak, I., 2018, *Au cœur de la sociolinguistique et de la didactique des langues, comprendre, expliciter, s'approprier*. Habilitation à diriger des recherches, Volume de synthèse, Université de Tours.
- Porquier, R., 1984, Communication exolingue et apprentissage des langues, In: Py, B. éd., *Acquisition d'une langue étrangère III*, Paris, P.U. Vincennes, pp. 49-61.
- Py, B., 1989, L'acquisition vue dans la perspective de l'interaction, *DRLAV* n° 41, pp. 83-100.
- Robert, J.-D., 1975, Les positions épistémologiques de Gilles-Gaston Granger en sciences de l'homme. *Laval théologique et philosophique*, 31 (3), [En ligne], pp. 239–263.
- Robillard, D. de, 2008, *Perspectives alterlinguistiques*. Vol.1. *Démons*, Vol. 2. *Ornithorynques*, Paris, l'Harmattan.
- Robillard, D. de, 2016, Fenêtres sur une sociolinguistique de la réception ou phénoménologique-herméneutique ou sur des SHS à programme fort, *Glottopol*, 28, pp. 121-189.
- Schmidt, C., Livet, P., 2014. Comprendre nos interactions sociales. Une perspective neuroéconomique, Paris, Odile Jacob.
- Tiercelin, C., 2018, Hommage à Gilles-Gaston Granger (1920 - 2016), *La lettre du Collège de France* [En ligne], 42-43 | 2016-2017.
- Véronique, D., 1994, Contextes socio-culturels et appropriation des langues secondes: l'apprentissage en milieu social et la créolisation. In : Py, B. (éd.) "L'acquisition d'une langue seconde. Quelques développements théoriques récents". *Bulletin suisse de linguistique appliquée*, N° 59, pp. 65-83.
- Véronique, D., 1995, L'altérité dans l'interaction verbale : à propos d'une enquête longitudinale sur l'acquisition des L2 (projet ESF). In : Véronique, D., Vion, R. (éds). - *Des savoir-faire communicationnels*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, pp. 143-157.
- Véronique, D., 1996, Au cœur de l'interaction communicative, le sens social et le sens linguistique. *La construction du sens. Hommage à Francis Jouannet*, Aix-en-Provence, Publication de l'Université de Provence, pp. 187-202.
- Véronique, D., 1997, Dialogue et interaction communicative : linguistique et sociologie compréhensive, In : Grossen, M. & Py, B. (éd.), *Pratiques sociales et médiations symboliques*, Berne, Peter Lang, pp. 79-95.

- Véronique, D., 1998, Interlocuteurs sociaux et énonciateurs In: Vion, R. (éd.), *Les sujets et leurs discours. Énonciation et interaction*, Aix-en-Provence Publications de l'Université de Provence, pp. 91-104.
- Véronique, D., 2009, Rapports de domination linguistique et actions sociales : analyse de quelques interactions verbales en milieu créolophone. In : Gasquet-Cyrus, M., Petitjean, C. (éds.). *Le poids des langues. Dynamiques, représentations, contacts, conflit*, pp. 219-234, Paris, L' Harmattan.
- Véronique, D., 2012, Pratiques et représentations langagières : des exemples de français en contact. In Y. Grinshpun, J. Nyee-Doggen (éds.). *Regards croisés sur la langue française : usages, pratiques, histoire*, pp. 87-96, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- Weber, M., 1913/ 1992, Essai sur quelques catégories de la sociologie compréhensive, *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon, pp.300-364.
- Weber, M., 1922/ 1971, *Économie et Société*, Paris, Plon.
- Wald, P., 1990, Catégories de locuteur et catégories de langue dans l'usage du français en Afrique, *Langage & Société*, 52, pp. 5-21.